

Charles-Henri Tachon, couleur béton

L'architecte a été récompensé par l'Equerre d'argent 2019 pour la résidence Julia-Bartet, à Paris

ARCHITECTURE

Du bleu ciel pour la résidence Julia-Bartet, à la porte de Vanves. Du rouge carmin pour l'immeuble de logements qu'il a construit sur le site de l'ancienne caserne de Reuilly dans le 12^e arrondissement. En coulant ses pigments directement dans le béton, Charles-Henri Tachon, 47 ans, fait gicler la couleur sur le morne manteau du bâti parisien. Ce Bourguignon de naissance n'a rien contre le gris de sa matière brute. Il sait en exalter la noblesse, comme il l'a souvent prouvé, notamment dans la capitale, avec le bel ensemble de logements réalisé en 2011, rue du Nord, dans le 18^e arrondissement. Lorsqu'il choisit la couleur, ce n'est pas pour se faire remarquer, c'est parce qu'elle s'impose.

Construite sur une emprise tout en longueur bordée par les rails de la gare Montparnasse, une portion enfouie du périphérique et une grande barre d'habitation, la résidence Julia-Bartet rassemble un centre de formation pour les métiers de la restauration, une résidence étudiante et un nouveau local pour les Restos du cœur, qui avaient à cet endroit l'une de leurs antennes historiques. Le choix du bleu visait à rendre plus amène ce site singulièrement hostile, tandis que sa parure de menuiseries et de serrureries cuivrées, finement ciselées, allait lui apporter une élégance racée.

Lauréat de l'Equerre d'argent 2019, ce grand vaisseau fuselé aux parois anguleuses dialogue avec ses deux voisins de l'autre côté du périphérique: le triptote brutaliste de l'Insee (Serge Lana et Denis Honegger, 1974) et le splendide édifice Art déco (Jean Papet, André Raimbert, Georges Appia, 1927) de l'université René-Descartes. Le triangle qu'ils forment ensemble définit un lieu là où il n'y en avait pas. Les grandes fenêtres en enfilade venant cadrer des perspectives inédites depuis l'intérieur de la résidence, qui courent, côté ouest, le long des rails, jusqu'à la forêt de Meudon, côté est, le long du périphérique, jusqu'à la Fondation Avicennes de la Cité internationale universitaire, contribuent à le rendre intelligible. «*C'est quand on comprend le lieu où on est qu'il devient possible de l'aimer*», soutient l'architecte.

Pour Charles-Henri Tachon, l'architecturerépond d'abord à une

La résidence Julia-Bartet, à la porte de Vanves (Paris 14^e).

CHRISTOPHE DEMONFAUCON/RIVP



situation. La forme en ogive du collège François-Pompon, à Saulieu (Côte-d'Or), dérive directement de celle de la parcelle. Et le rouge carmin des logements de l'ancienne caserne de Reuilly, de l'emplacement du bâtiment. «*Le bâtiment fait un seuil avec la ville. Il fallait pouvoir marquer cette présence. On a choisi ce rouge parce qu'il rappelait celui des trames de pilastres des bâtiments qu'on retrouve plus loin dans la rue, face à l'hôpital Saint-Antoine.*»

La situation exige parfois de faire profil bas. Charles-Henri Tachon a été lauréat, en 2002, des Nouveaux Albums des jeunes architectes et paysagistes (Najap). Ce prix, qui distingue chaque année en France les espoirs de la profession, lui a été remis au nom d'un «*travail avant-gardiste sur l'architecture en milieu rural*». Mais lorsqu'il réalise trente maisons dans un petit bourg en Bourgogne, il va au plus simple. «*Une maison, un toit, et un travail sur le tissu urbain qu'on a fait pour favoriser l'intégra-*

tion dans le village.» S'il reste attaché à ces projets de petite échelle que tant d'architectes abandonnent lorsque la reconnaissance vient, c'est «*parce qu'ils ont un grand impact sur la vie des gens*».

Confort des usagers

De son enfance à la campagne, au grand air, le Bourguignon a conservé «*un besoin de toucher la terre, de s'asseoir sur des murs en pierre*». Un bâtiment, pour lui, doit établir des liens directs avec les éléments, travailler avec des matériaux bruts, réduire au maximum le second œuvre, ouvrir l'intérieur sur l'extérieur... Il ne pense pas en termes d'image, se méfie de la métaphore. La symbolique, lorsqu'il y en a une, émane directement des principes constructifs. «*Pour un palais de justice, par exemple, on trouve des analogies très simples entre la justice, la structure, l'équilibre.*»

Le mélange d'inventivité et de rigueur, de sensualité et de force qui se dégage de ses œuvres porte les

traces du parcours initiatique qu'il a fait à l'école auprès de ses professeurs. De Pierre-Louis Faloci, d'abord, qui «*nous a fait découvrir le plaisir et la jubilation de l'espace, comment on peut le manipuler et créer une émotion incroyable*». D'Yves Lion ensuite, qui «*a calmé le jeu du grand plaisir de l'espace. Avec lui, il a fallu apprendre le geste, la justesse, répondre à un environnement, à un programme*»... De Marc Mimram, qui a joué un rôle «*sur les structures, et comment elles dialoguent avec le paysage, sur les infrastructures, la vérité constructive*». D'Alexandre Chemetoff enfin, dont il a intégré l'agence à la fin de ses études, «*qui nous a transmis l'idée qu'on pouvait établir des liens entre les lieux et les manières de construire*».

Construire, pour Charles-Henri Tachon, c'est mettre en tension de l'espace, la structure, et la construction. Et en même temps, avoir constamment à l'esprit que l'on travaille pour des hommes et des femmes. Cela donne des façades

«C'est quand on comprend le lieu où on est qu'il devient possible de l'aimer»

dépouillées, brutes, pratiquement à nu sauf pour de fines plaques de verre en guise de garde-corps. Et des espaces intérieurs dilatés, déstructurés en parcours où l'exposition parfois radicale au paysage s'accompagne, en retour, d'alcôves et de recoins où se protéger du monde.

Érigé en priorité, le confort des usagers peut à la limite justifier la «*faute de goût*». Dans ses résidences étudiantes, dans ses logements sociaux, il n'hésite pas à imposer du faux parquet (plutôt qu'un revêtement plastique qui assumerait sa matérialité) au motif que les résidents n'auront pas

choisi leur logement, et que l'image du bois provoque chez la majorité des gens une sensation de chaleur rassurante.

Cette capacité – rare chez les architectes – à associer épure formelle et souci de l'humain témoigne d'une forme d'éthique que Charles-Henri Tachon résume de la manière suivante: «*La façade ne doit jamais primer sur le confort.*» Elle s'inscrit dans un rapport plus général à la contrainte, envisagée comme une donnée parmi d'autres de la grande équation de l'architecture. Celle qu'imposent aujourd'hui l'urgence climatique et la raréfaction des ressources va nécessairement changer les manières de construire. Il en prend acte. S'il travaille aussi bien le bois que le béton, il intègre désormais à la conception un principe d'économie de matière. Pour la résidence Julia-Bartet, il assure n'avoir pas utilisé plus de béton que ce qu'exigeait la structure du bâtiment. ■

ISABELLE REGNIER

Chorégraphes confinés attendent danseurs désespérément

Pendant l'arrêt des spectacles, les créateurs tentent de continuer leur travail, à distance et sans le recours au corps de leurs interprètes

J'ai d'abord vécu l'arrêt brutal des répétitions avec une profonde tristesse. Nous étions dans un moment d'effervescence, d'extrême concentration, à cinq semaines de la création. Les danseurs étaient au mieux de leur forme physique, sensible, imaginative...» Le chorégraphe José Montalvo, confiné à Créteil, où il dirige la Maison des arts, se souvient du vendredi 13 mars. Il a fermé le studio et fait une réunion improvisée avec les seize interprètes de son spectacle *Gloria*, prévu à partir du 24 avril au Théâtre national de Chaillot, à Paris. «*Il a fallu apaiser leur désillusion, leur déception*», ajoute-t-il.

Nombreux sont les chorégraphes en cours d'élaboration d'une nouvelle pièce qui ont dû plier bagage. Parallèlement à la gestion des contrats et de l'intermittence, des tournées annulées qui vont impacter la diffusion de la saison

2020-2021, se replier chez soi est une épreuve. «*J'ai de la chance, s'exclame Emanuel Gat. Je venais de terminer une deuxième période de répétitions de Lovetrain2020, qui doit ouvrir le 20 juin le festival Montpellier Danse. La prochaine session devrait démarrer mi-mai. On verra bien.*»

Invité pour la première fois à l'Opéra national de Paris, Alan Lucien Oyen est de retour à Bergen, en Norvège. Après cinq semaines de répétitions, il a mis entre parenthèses sa création pour une trentaine d'interprètes, attendue du 11 avril au 11 mai, au Palais Garnier. «*J'ai vu les danseurs pour la dernière fois jeudi 12 mars, sans savoir que je ne les reverrais plus, se souvient-il. Je me sens actuellement comme "gelé". Mon travail se fait d'abord avec eux dans le studio dans un lien journalier et progresse au fil du temps. Créer ensemble est un processus très intime qui de-*

mande beaucoup de confiance. Continuer sans cette relation quotidienne, me semble presque une trahison.» En attendant de reprendre les répétitions, Alan Lucien Oyen a envoyé une lettre à la troupe pour évoquer la situation.

Performances en ligne

Si les danseurs peuvent peu ou prou entretenir leur forme physique chez eux, les chorégraphes se retrouvent dépourvus sans interprètes. Concevoir une pièce de danse contemporaine se tisse au plus près des corps, de leurs techniques, de leur imaginaire, se surfilant à la peau même de chacun. «*Je prépare beaucoup à la table, comme on dit, mais je ne deviens véritablement chorégraphe que lorsque je suis en studio avec les danseurs, en prise avec leur caractère et leur singularité*», affirme Thomas Lebrun, directeur du Centre chorégraphique national

de Tours. *Cloîtré et seul, je ne sais pas comment je vais avancer...*»

La question de l'écriture chorégraphique contemporaine, dont le vocabulaire et la grammaire s'inventent et se cisèlent avec et sur les danseurs, est au cœur du métier de chorégraphe. En préparation du *Lac des cygnes*, prévu le 12 septembre au Grand Théâtre de Provence, à Aix-en-Provence, Angelin Preljocaj, directeur du Ballet Preljocaj d'Aix-en-Provence, qui avait programmé des ateliers avec sa troupe en avril, intensifie ses recherches préalables. «*Ce n'est qu'avec l'ossature dramaturgique du spectacle, en particulier dans le cas d'un ballet narratif comme Le Lac, que je peux passer au travail avec les danseurs car il va falloir déployer une gestuelle qui s'accorde à cette dramaturgie*», précise-t-il.

Par quels moyens alors tailler sa route dans un spectacle en gestation? «*Je vais essayer de trouver la*

manière de travailler la plus joyeuse possible et la perfectionner en action, explique Montalvo. Grâce aux multiples possibilités du numérique, je vais tenter de poursuivre ma méthode fondée sur le dialogue, échanger des questions autour de la création, partager des lectures. J'aimerais rester dans la dynamique du désir de cette pièce et rendre l'attente féconde.» Avec les danseurs, José Montalvo va ainsi imaginer des performances en ligne à réaliser chez soi.

Ultra-réactifs, le chorégraphe indépendant Rafael Smadja et son complice musicien Alexandre Dai Castaing, installés à Bienne et à Genève (Suisse), ont riposté dès le 22 mars en présentant leur performance *ElGed(ji)* sur le Facebook de l'Institut du monde arabe où elle était à l'affiche. «*Zéro activité, zéro rentrée d'argent, il faut bien rester actif*, dit le chorégraphe. Malgré des petits problèmes techniques, on

a eu près de 160 personnes qui nous ont regardés.» Rafael Smadja, qui tente de «*trouver de nouveaux moyens de réorienter son corps*», entend «*respecter ses contrats*», même à distance, avec des rendez-vous sur Internet.

Programmé au Printemps de la danse arabe, le Marocain Khalid Benghrib est resté en France. Il réglait les derniers ajustements de son spectacle *Q-a/Quotidien aliéné*. Installé à Montreuil, il profite de 6 mètres carrés de jardin pour peaufiner sa recherche. «*Je travaille sur l'errance aliénée dans la ville contemporaine et la métaphore de la dynamique microbienne*, dit-il. Je me sens comme un microbe qui ramasse les résidus de la société. J'erre souvent dans les rues de Casablanca comme aujourd'hui, je marche dans Montreuil devenue une ville fantôme pour aller chercher mon tabac.» ■

ROSITA BOISSEAU